

Travail social

Quand les professionnels prennent la plume

Sur des blogs, dans des livres ou des revues, les travailleurs sociaux sont de plus en plus nombreux à témoigner sur leur quotidien et à livrer leurs réflexions, voire leurs états d'âme. Derrière cette pratique se cachent de multiples motivations, entre volonté de transmettre et recherche d'un espace de libre parole.

DOSSIER RÉALISÉ PAR LAETITIA DELHON



C'est l'histoire de Monsieur Bitàlair, qui végète dans ses excréments et insulte la jeune aide à domicile venue pour sa toilette, envoyée par Mme Grandchef, une responsable qui se moque pas mal du bien-être au travail de ses salariés. Toute ressemblance avec des personnages réels n'est pas fortuite : cette tranche de vie professionnelle est relatée par la blogueuse Babeth sur son site vieuxetmerveilles.com. Un site consulté par de nombreux travailleurs sociaux ou médicaux, parfois eux-mêmes blogueurs ou auteurs d'ouvrage. Pourquoi certains professionnels ressentent-ils le besoin d'écrire, comment choisissent-ils leurs supports et à qui s'adressent-ils ? Que recherchent-ils en prenant la plume ? Certains ouvrent un blog pour briser l'isolement professionnel, transmettre un vécu difficile à partager avec des collègues. « J'ai créé mon premier blog en octobre 2010 quand je faisais fonction d'auxiliaire de vie : je travaillais seule et j'étais confrontée à des situations auxquelles je n'étais pas préparée, comme l'intimité des gens et de leur famille, leurs humeurs, explique Babeth, aide-soignante. Il n'est pas toujours facile d'y faire face, nous n'avions pas de réunion d'analyse de pratique et la hiérarchie était avant tout gestionnaire. » Écrire le soir, une fois le travail terminé, lui permettait de « se libérer ».

Entre humour et réalisme

Valérie Agha, assistante sociale, avait lancé un blog dès 2007 pour des raisons similaires. « Je ne travaillais pas avec des pairs et j'avais besoin de partager en dehors du cercle familial certaines histoires pesantes, raconte-t-elle. Je voulais aussi montrer de jolis parcours de vie, de belles histoires romanesques. Je constatais également que la profession d'assistante sociale restait très méconnue, toujours sur le vieux

modèle de la professionnelle qui place les enfants et n'aide que les pauvres. Je voulais combattre les idées reçues. » Donner à voir le travail social tel qu'il est réellement a aussi constitué la motivation de Louise, conseillère en éducation sociale et familiale (CESF). Sur la page d'accueil de son blog, elle se définit comme « une CESF passionnée par son métier, voulant redonner la parole à un univers qu'on met souvent de côté, qu'on dégriffe et qu'on oublie : le travail social ». Passée dans plusieurs secteurs – auprès des demandeurs



► Le blog permet aux travailleurs sociaux de mettre de la distance avec le quotidien.

d'asile et réfugiés, des personnes handicapées, dans un CCAS puis dans le service social d'une entreprise – ses nombreuses chroniques racontent des situations vécues, entre humour et réalisme. « Je me suis très vite rendu compte que le blog intéressait surtout les travailleurs sociaux et les étudiants mais très peu le grand public, explique-t-elle. Je pense que les gens se fichent du social, qui les renvoie à des difficultés qu'ils pourraient vivre et qu'ils ne veulent pas voir. Les idées reçues perdurent, mais ce n'est pas grave, l'échange avec des pairs est devenu très intéressant. »

Un côté narcissique

Les commentaires des lecteurs, souvent très attendus par les auteurs, font partie de la vie des blogs, voire de leur raison d'être. « C'est important et c'est généralement plutôt bon enfant, précise Valérie Agha. Il y a un côté narcissique à attendre les premières réactions. Cela devient même assez addictif. » Gérer un blog peut alors devenir très chronophage : pendant plusieurs mois, Valérie Agha y a consacré plusieurs heures par jour. « C'est le cercle vertueux du lectorat qui devient aussi un cercle vicieux, car on est sous pression de devoir le satisfaire », reconnaît-elle. Babeth se déclare également « attachée aux retours, aux partages ou aux commentaires, parce qu'ils génèrent parfois des discussions intéressantes, des confrontations de points de vue, voire des rencontres ». Elle avoue aussi « y passer pas mal de temps ».

Garder une trace

Aujourd'hui étudiant en psychologie, Alex a commencé à écrire des chroniques lors de sa formation d'éducateur, alors qu'il effectuait un stage en institut médico-éducatif (IME). « J'avais besoin de mettre de la distance et de déposer cela sur un support. Cela me permettait de faire tomber le costume de travailleur social et de m'autoriser à être touché par des situations. Mais je n'avais pas en tête de les diffuser. » Pourtant, à l'automne 2014, deux ans après cette expérience, il souhaitait ouvrir un blog, comme pour déposer là aussi ces tranches de vies, « de ces vies qui vous frappent en plein visage pour plein de raisons », écrit-il. « Le blog ne durera pas dix ans, il s'arrêtera quand les chroniques seront toutes écrites, et ce sera très bien ainsi. Il y aura une trace de mon expérience dans le secteur social. » Pour « garder une trace » et transmettre, de nombreux blogueurs sont attirés par l'édition. Encouragée par quelques lecteurs, Valérie Agha a décidé en 2010

de tenter sa chance. « J'avais toujours cette idée de mieux faire connaître la profession, avec cette fois le souhait de m'inscrire dans le temps. » Elle contacte Guy Birenbaum, à l'époque éditeur au Fleuve noir, qui se montre « très intéressé ». Quelques mois plus tard, le livre *Chroniques de vies ordinaires, carnets d'une assistante sociale* connaîtra un succès médiatique et commercial, plutôt rare pour le secteur. Mais certains blogueurs hésitent à sauter le pas. « J'ai désormais arrêté mon blog pour écrire un livre, raconte Louise. Il est fini, il fait 240 pages, mais je n'ose pas l'envoyer à une maison d'édition. C'est presque un journal intime, je parle plus de mes émotions, et j'ai peur de l'évaluation de mes écrits et de la confrontation avec le regard d'un éditeur. » Babeth songe aussi à l'édition, mais se demande « si un livre écrit par une aide-soignante intéressera vraiment » et ne sait pas à quel éditeur s'adresser.

Quels textes publier ?

« Nous recevons environ une cinquantaine de manuscrits de travailleurs sociaux par an, décrit Marie-Françoise Dubois-Sacrispeyre, directrice éditoriale et gérante des éditions érès (encadré ci-dessous). Les travailleurs sociaux n'ayant pas une culture de l'écriture, contrairement aux psychanalystes que nous éditons également, leurs textes sont souvent assez mal écrits, avec des témoignages de pratiques peu élaborés. Mais il arrive aussi

que nous recevions des perles. » Les manuscrits proviennent souvent de travailleurs sociaux à la retraite, qui ont plus de recul et surtout plus de temps à consacrer à l'écriture. « Le choix de publier dépend aussi du sujet, s'il a fait ou non l'objet de nombreuses publications. Et puis, il doit être fondé : les récits à la première personne peuvent être intéressants, mais doivent comporter une analyse », poursuit-elle. Avoir des réseaux et une première expérience éditoriale facilite aussi la publication, car la diffusion d'un livre portant sur le travail social se fait essentiellement dans le cercle des professionnels.

Certains auteurs prennent aussi la plume pour imprimer leur vision du social, et donc l'influencer. « J'ai eu très tôt la volonté de passer à l'écrit en constatant combien nous sommes dépossédés de notre propre parole et combien nous avons une faible capacité à décrire ce que nous faisons dans toute sa complexité », relate ainsi Philippe Gaberan. Directeur du pôle éducation spécialisée à l'Ifrass de Toulouse, auteur de sept ouvrages, dont le célèbre *Cent mots pour être éducateur spécialisé*, il se définit comme un



© DR

► La directrice d'érès explique qu'elle reçoit une cinquantaine de manuscrits de travailleurs sociaux par an.

« auteur heureux », appréciant avant tout la rencontre avec ses lecteurs. « Aujourd'hui, le rayon travail social s'est étoffé dans les librairies, nous avons gagné sur ce plan, mais il reste du travail car j'estime que les fondamentaux théoriques de nos métiers n'ont pas encore été bien posés. »

Lanceur d'alerte ou tisseur de lien ?

Yves Bodard se présente lui comme « un lanceur d'alerte », ayant choisi d'écrire pour réveiller les consciences. ►

[Une édition de niche]

Plusieurs maisons d'édition sont spécialisées dans le secteur social et médico-social – Chroniques sociales, érès, ESF éditeurs, Presses de l'EHESP – et de nombreuses grosses maisons d'éditions généralistes, comme Dunod ou la Découverte, consacrent une collection aux sciences humaines et sociales. La majorité des livres du secteur se concentre sur l'analyse de la pratique, la transmission des savoirs et à l'histoire du travail social, et sont rédigés par des travailleurs sociaux souvent enseignants en école de travail social ou à l'université. Outre les qualités d'écriture, cette situation résulte d'une logique commerciale : les livres qui se vendent le mieux sont ceux qui peuvent bénéficier d'un large bouche-à-oreille, comme ceux proposés à la lecture pendant la formation. Qui mieux qu'un professeur-auteur pour faire de la

publicité autour de son ouvrage ? Les récits ou les témoignages, plus rares, sont souvent édités « hors collection ». Les meilleures ventes dans le secteur sont très loin d'avoisiner celles des prix Goncourt, qui peuvent atteindre 500 000 à 600 000 ventes. Ainsi chez érès, les best-sellers sont les ouvrages de Maurice Capul et Michel Lemay, *De l'éducation spécialisée*, et de Guy Ausloos *La compétence des familles avec...* avec 50 000 exemplaires. Certains livres de Philippe Gaberan atteignent 25 000 ventes. Pour les éditeurs spécialisés, une diffusion d'un millier d'exemplaires la première année constitue un bon chiffre, et 5 000 comme celui de Valérie Agha, est un succès. Côté blogs, l'audience se mesure au nombre de consultations par jour, oscillant entre 200 à 300 pour celui de Louise à 5 000 pour celui de Valérie Agha voici quelques années.

➤ Longtemps éducateur spécialisé dans le quartier La Source à Orléans, « ville du tout répressif » dont il est devenu l'un des emblèmes de l'opposition, il a pris la plume après les émeutes de 2005 dans les cités. « J'ai voulu donner la version du terrain, car souvent les sociologues parlent à notre place et nous sommes tout aussi stigmatisés que les populations que nous accompagnons, affirme-t-il. Je suis un témoin, je raconte le réel et mes engagements. » Son premier livre, *Banlieues, de l'émeute à l'espoir*, publié en 2007 par un éditeur local a été préfacé par l'ancien juge des enfants Jean-Pierre Rosenczveig. Son second livre, *Vies cabossées et miettes d'espoir*, le fut par Stéphane Hessel, qui parlait de l'éducateur comme d'un « tisseur de liens », mais aussi de « marchand d'espoir » s'exprimant dans un style percutant qui a l'odeur de la rue ». Une reconnaissance pour Yves Bodard, qui revendique une « écriture un peu brut de pomme et pas dans



Nous essayons en somme de fédérer et de réfléchir ensemble pour ne pas fléchir."

Molly Alias

l'analyse de pratique ». Et admet donner beaucoup de ses ouvrages « pour faire passer le message ».

Écrire pour « repolitiser le travail social » c'est aussi le souhait de Molly Alias, éducatrice spécialisée en maison d'enfants à caractère social (Mecs). Avec une collègue chef de service, elle a ouvert un blog collaboratif s'adressant aux usagers comme aux professionnels. « Nous écrivons des chroniques sur des moments vécus, mais proposons aussi une réflexion globale sur la protection de l'enfance, le système de management actuel, l'évaluation des établissements, explique-t-elle. Nous essayons en somme de fédérer et de réfléchir

ensemble pour ne pas fléchir. C'est un espace de liberté pour s'exprimer, permis par l'anonymat. »

L'anonymat requis ?

L'utilisation d'un pseudo, point commun de tous les blogueurs – parfois aussi de certains auteurs, mais plus rarement – interroge : décrire, jeter un regard critique, voire acerbe, serait-il impossible dans le social ? « L'anonymat permet une liberté de ton et une préservation de soi. C'est la même chose pour les personnes dont je parle : je change le nom, le sexe afin que les gens ne se reconnaissent pas et pour ne pas risquer d'être licenciée », explique Babeth. « L'anonymat permet de dire ce que l'on a envie de dire sans avoir peur d'être jugé et de se voir coller une étiquette », précise Louise.

« J'y vois aussi une forme de pudeur, poursuit Philippe Gaberan. Les travailleurs sociaux ont la volonté de ne pas s'approprier ce qui appartient d'abord à l'autre, à la personne accompagnée. » Serait-ce cette pudeur qui explique



Sébastien Rouquette
Professeur en sciences
de la communication



"Bloguer pour défendre son métier"

Directeur du laboratoire de recherches Communication et solidarité à l'université de Clermont-Ferrand, Sébastien Rouquette a analysé sociologiquement l'activité d'écriture sur les blogs, pour tenter de comprendre les motivations de leurs auteurs.

Pourquoi les blogs ont-ils eu du succès ?

Sébastien Rouquette : Les blogueurs que j'ai interrogés ont pour point commun le besoin de livrer une parole, un témoignage, en dehors du cercle privé. Leurs motivations sont différentes : un médecin de campagne voudra, par exemple, faire partager la mission sociale de son métier, alors que la mère de famille qui vit des moments difficiles avec son enfant handicapé a plutôt besoin d'une soupape. Mais les conditions d'écriture sont comparables : on écrit quand on veut, on choisit les sujets dont on veut parler et la taille de ses billets. Les blogueurs se créent un espace avec leurs propres règles, dans lequel ils vont rechercher une intimité avec leurs lecteurs. Ce n'est pas forcément leur nombre qui est recherché, mais le retour de quelques-uns, qui constitue un motif de satisfaction. Les gens ne vont pas lire certains blogs par hasard, ils partagent un intérêt qui engendre un *a priori* plutôt positif et une empathie vis-à-vis du blogueur. Certains commentaires sont donc critiques mais ils restent majoritairement plutôt positifs.

Que recherchent les travailleurs sociaux à travers leur blog ?

qu'une collection sur l'éducation spécialisée, lancée voici vingt ans par les éditions érès, peine à trouver des contributeurs ? « Nous souhaitions montrer ce que font les éducateurs dans leurs pratiques, qui pourraient paraître banales, mais qui sont très importantes, explique Marie-Françoise Dubois-Sacrispeyre. Or nous avons du mal à l'alimenter. J'y vois une forme d'auto-censure et de dévalorisation, et c'est vraiment dommage car ils font un travail extraordinaire. » Philippe Gaberan reprend : « Il est très compliqué aujourd'hui d'être médiateur d'idées qui ne sont plus au centre du travail social. Mon approche humaniste de l'action éducative est clairement en porte à faux avec les logiques actuelles de rationalisation et d'efficacité. »

Avec le temps...

Parfois, l'envie d'écrire s'arrête. « Après la sortie du livre, j'ai arrêté mon blog car j'avais l'impression d'avoir fait le tour de l'exercice et j'avais envie de passer à autre chose, raconte Valérie Agha. Tout cela m'avait pris beaucoup de temps et j'avais besoin de trouver un rythme plus harmonieux. » Et souvent, l'écriture évolue. « Je ne regrette rien de ce que j'ai



© Blaise Gargaudemec

► Dans les salons littéraires, la place des écrits relatifs au travail social reste réduite. Mais, cette réalité pourrait évoluer au vu de la multiplication des écrits de professionnels.

écrit, mais le ton aujourd'hui est plus posé qu'avant. J'avais un côté chien fou, avec des envolées parfois excessives. En même temps, je me rends compte que je ne m'étais pas beaucoup trompé », analyse Philippe Gaberan. Aujourd'hui, Babeth n'écrirait sûrement plus comme elle le fit sur M. Bitàlair, admet un côté « irrévérencieux », donnant « une image lamentable de l'aide à domicile ». Mais l'écriture est aussi affaire de contexte : « À l'époque, je n'étais pas capable de mieux », avoue-

t-elle. Mais s'il a pu choquer des professionnels, ce billet en a sûrement aussi rassuré d'autres, et a le mérite d'emmener le lecteur vers une réalité qu'il ignore souvent ou refuse de voir : celle de l'aide à domicile et de sa solitude. « Quand je relis mes vieux billets, je constate à quel point j'ai changé. Aujourd'hui, je sais que j'accompagnerais autrement les personnes que je décris. » Parée de multiples vertus, l'écriture se fait aussi support pour le cheminement professionnel de chacun.

S. R. : Bloguer permet de défendre une identité professionnelle, sa conception du métier et ses valeurs, le sens que l'on donne à son action. Ce support permet de s'exprimer librement, tout en étant protégé par l'anonymat, en s'adressant à des gens qui sont à distance et non pas des collègues qui vont vous juger. Le fait de choisir ses sujets, de pouvoir s'arrêter, revenir sur un texte, se relire, donne également le sentiment de maîtriser son image, davantage qu'à l'oral.

Le blog permet alors de donner une image positive de soi, dans une attente de validation de la part des lecteurs. Il devient un espace de réconfort : lassé de ramener sa vie professionnelle à la maison, on va parfois révéler beaucoup de soi sur le blog, même s'il s'agit d'une authenticité contrôlée. On va écrire sur certains événements douloureux ou des moments difficiles que l'on ne peut pas dire à ses proches.

Qu'est-ce qui différencie cette écriture de celle d'un ouvrage ?

S. R. : Très couramment, l'écriture d'un blog donne naissance à un livre. Certains éditeurs repèrent des blogs et les récupèrent pour en faire des succès. Le point commun, c'est bien sûr l'écriture : on est juge et partie, on transforme

le réel, mais surtout on aime écrire. Certains blogueurs ont été taxés d'écrivains ratés, or ils n'ont aucun problème avec l'écriture, beaucoup sont attachés à sa qualité et à leur style. Mais un livre s'inscrit dans le long terme, sans la réactivité des lecteurs. Or, c'est justement ce que recherchent les blogueurs : ne pas être tout seul, avoir des retours immédiats. Le blog est une activité sociale, en ligne ou dans le monde réel, qui crée des affinités avec les lecteurs, qui parfois finissent par se rencontrer. Cette réactivité constitue un plaisir mais aussi une contrainte, car il faut écrire régulièrement sous peine d'être rappelé à l'ordre par ses lecteurs.

Est-ce une activité temporaire ?

S. R. : Mon hypothèse est que l'écriture est une démarche active, avec pour première motivation le besoin d'écrire pour soi. Ensuite, on continue pour les autres. Il existe une barrière d'un an, au bout de laquelle la moitié des blogueurs arrêtent, essentiellement par manque de retours. Sans les commentaires, sans la réactivité, les blogueurs sont moins incités à poursuivre. Mais d'autres prennent le relais, si bien que je pense que le phénomène des blogs va continuer.

Une assistante sociale se met à nu

Une assistante sociale de 36 ans raconte l'envers du décor dans son livre *Serial social, confessions d'une assistante sociale*. Un succès éditorial, tiré de son expérience. Un an après, l'AS auteur revient sur son aventure éditoriale.



© DR

- ➔ **Sortie:** avril 2014
- ➔ **Maison d'édition:** les liens qui libèrent
- ➔ **Nombre de ventes:** 5 000

Élise Viviand – un nom d'emprunt – a commencé à écrire le soir « pour arriver à dormir ». Rien d'étonnant à la lecture du livre, qui nous plonge dans un univers sombre et kafkaïen, teinté de souffrance et d'impuissance. À l'image du titre, elle décrit un travail social violent, qui dégomme plus qu'il ne libère. Avec toutefois quelques gouttes d'espoir et de « réussites » auxquelles elle a pu s'accrocher.

La littérature, elle est tombée dedans très jeune: adolescente, grande lectrice et amatrice d'activités artistiques, elle écrit plusieurs scénarios pour des pièces de théâtre. Fille d'éducateur spécialisé et d'institutrice, elle deviendra

assistante sociale à Paris et auprès de toxicomanes, avant de rejoindre en 2010 une unité associative d'hospitalisation mère-enfant innovante. « J'ai commencé un blog que j'alimentais deux à trois fois par semaine pour extérioriser des moments d'entretien ou un contexte très tendu. J'ai ressenti un besoin très fort d'écrire sur ce que je vivais, surtout en raison de l'impuissance que ma fonction me renvoyait », raconte-t-elle.

Loi du chacun pour soi

Son poste est aussi nouveau que la structure, les enjeux sont importants: il faut travailler dans une équipe de soignants et de travailleurs sociaux sans culture commune, accompagner des femmes devenues mères, en grande précarité sociale et souffrant de troubles psychiques, prévenir la maltraitance et développer des partenariats dans les structures d'hébergement sur toute l'Île-de-France. Pleine d'ambition, au sens noble du terme, Élise Viviand se heurte alors à « la loi du chacun pour soi » du social, où « chaque département défend ses parts, refusant de payer pour la personne sans domicile du département voisin ». Elle demande dans son livre: « Des structures pour accueillir des parents handicapés avec leur bébé? ça n'existe pas ou donnez-moi l'adresse. J'ai tapé à toutes les portes et j'ai encore soif d'apprendre. » L'ouvrage est à l'avenant, constat implacable d'un système grippé, loin de pouvoir accompagner dignement.

L'idée de la publication a germé peu à peu. « J'ai commencé à me dire que toute cette matière pourrait donner naissance à un livre. J'ai effectué des recherches sur les maisons d'édition, essuyé beaucoup de refus, et découvert par hasard Les liens qui libèrent, codirigée par Sophie Marinoupolos, psychanalyste très connue dans le milieu de la périnatalité. Je me suis dit que si ça ne l'intéressait pas elle, ça n'intéresserait personne. » Elle envoie un extrait qui fait mouche.

« Gros coup de cœur »

« Outre la qualité d'écriture, j'ai eu un gros coup de cœur car c'est une profession que je connais bien et que l'on entend très peu, précise Sophie Marinoupolos. Élise a eu le courage de dénoncer un certain nombre de dysfonctionnements dans un souci de donner à voir au plus grand nombre la réalité du social. » Le mot « courage » n'est pas exagéré, dans un milieu qui ose rarement montrer sa réalité ou critiquer, par peur de stigmatiser les personnes accompagnées, ou de perdre des financements.

« C'est une portraitiste, elle nous amène de très près dans la complexité de son quotidien, et le retour de bâton aurait pu être terrible dans son institution, poursuit Sophie Marinoupolos. Ce n'est pas un hasard si ce sont surtout les professionnels à la retraite qui écrivent, après avoir avalé beaucoup de couleuvres. Nous préférons soutenir des livres de femmes fortes qui osent s'exprimer sur des représentations et des paradoxes. »

Succès médiatique

Au printemps 2014, la sortie du livre est un succès médiatique. Presse généraliste, magazines féminins, radios nationales... le livre interpelle au-delà de la sphère sociale. Une promotion nécessaire, mais assez déstabilisante pour elle. « J'avais le souci de préserver

mon poste, de ne pas alimenter des visions caricaturales du social, et c'était difficile de trouver la bonne mesure », raconte-elle.

La réaction de ses collègues est « plutôt bonne » et les retours des professionnels « plutôt positifs », certains soulagés de pouvoir partager des constats, d'autres au contraire « détestant » l'ouvrage. Vendu à 5 000 exemplaires,

le livre est aussi un succès commercial. « Je voulais m'adresser à un public large mais je crois qu'il a surtout été acheté par des professionnels. »

Aujourd'hui, elle le regarde « avec distance » et encourage les étudiants « à ne pas le lire » pour ne pas être effrayés par « toutes les galères » qu'ils trouveront sur leur chemin. « Le livre n'a rien changé à mon quotidien, mais

il m'a permis de passer à autre chose, d'appréhender mon travail différemment. Je fais moins mais mieux, je m'autorise plus à l'impuissance », admet-elle.

CONTACT

Les liens qui libèrent

2, impasse de Conti, 75006 Paris

Tél. : 01 43 29 10 39

Quand des éducateurs deviennent éditeurs...

Depuis 1995, Champ social s'est fait une place dans le milieu de l'édition spécialisée. À l'origine : deux éducateurs spécialisés créatifs, passionnés par leur métier.

- ➔ **Publications** : 300 titres, 30 sorties annuelles
- ➔ **Spécialisation** : travail social, pédagogie et psychothérapie institutionnelle

Tout est parti d'une simple phrase : « Et si on publiait cette thèse nous-mêmes » ? Champ social venait de naître. Pourtant, en 1995 à Nîmes, Yannick Breton et Bernard Quérol, deux éducateurs spécialisés en institut de rééducation – les Itep d'alors – étaient loin d'imaginer l'aventure à venir. « J'avais créé un service dédié à la créativité des adolescents en difficulté et nous faisons venir des professionnels d'horizons divers, raconte Yannick Breton. L'un d'entre eux, docteur en philosophie, cherchait à publier sa thèse de 1 150 pages. Nous l'avons réduite, mis 1 000 € chacun dans l'aventure et fait imprimer le livre dans un centre d'aide par le travail. Nous ne connaissions strictement rien au métier. » Pour diffuser l'ouvrage, Bernard Quérol fait le tour de France des libraires sur ses jours de congés. « J'avais des cartons pleins dans ma voiture, avec une liste des librairies susceptibles d'être intéressées, explique-t-il. J'y allais sans rendez-vous et cela s'est très bien passé. Ces rencontres m'ont donné les premiers éléments pour comprendre la chaîne commerciale de l'édition. »

Les deux camarades découvrent le métier d'éditeur tout en continuant celui d'éducateur. « C'était une époque

encore militante, on ne comptait pas nos heures. Éditeur n'est pas un métier en soi, c'est coordonner un ensemble d'activités : imprimerie, maquettage, graphisme, écriture, distribution et commerce », poursuit Yannick Breton.

Se spécialiser pour survivre

Les premières années, Champ social publie jusqu'à sept livres par an, sans ligne éditoriale définie. « Nous nous sommes faits connaître en publiant une traduction remarquable des sonnets de Michel-Ange, poursuit-il. Mais une petite maison d'édition doit se spécialiser pour survivre. Alors nous avons créé une seconde maison d'édition, Lucie-éditions, consacrée aux arts et à la culture. » Champ social, qui emploie trois salariés et abrite sous son aile deux salariés du magazine *Le Sociographe*, qu'elle édite, propose un catalogue autour de trois axes : travail social, pédagogie institutionnelle et santé mentale. « Ces trois secteurs nous ont toujours beaucoup intéressés et nous avons eu la chance de récupérer les éditions Matrice qui éditaient Jean Oury. »

Cette collection, les livres de Laurent Mucchielli ou du collectif psychiatrie donnent une identité à Champ social fidèle à la vision militante de ses créa-

teurs. « C'était aussi une stratégie pour être mieux repérés à l'endroit où on voulait l'être », précise Bernard Quérol. En conservant leur métier, ils ont pu éditer à leur guise, sans céder aux sirènes de la vente. Très attaché au partage du savoir et à la démocratisation de la lecture, mais constatant que les étudiants lisent de moins en moins, Yannick Breton a aussi pris très tôt le virage du numérique. « J'ai compris qu'il ne s'agissait pas simplement de changer de support, mais de principe. Je me suis intéressé à la technique pour produire un premier e-book et donner accès au catalogue par abonnement. » En 2014, quarante écoles de travail social se sont abonnées à leur bibliothèque numérique accessible 24h/24. Prochaine étape en 2016 : une plateforme pédagogique numérique interactive permettant des échanges entre étudiants et professeurs. « Le numérique permet de défendre la lecture grâce aux économies réalisées », affirme Yannick Breton, persuadé de la nécessaire cohabitation du papier et du web.

CONTACT

Champ social

34 bis, rue Clérisseau, 30000 Nîmes

Tél. : 04 66 29 10 04

Vu en Europe

La blogosphère ibère du travail social

Elle se définit comme un « espace virtuel, ouvert, participatif et en construction permanente, donnant à voir le travail social dans toutes ses dimensions ». Créée en 2012, la blogoTSfera – traduire par blogosphère du travail social – est une initiative originale qui réunit sur un même site internet près de quarante blogs de travailleurs sociaux espagnols. « Après la création de mon blog, il m'a paru intéressant d'entrer en contact avec d'autres blogueurs, pour voir si nous pouvions construire quelque chose ensemble autour du travail social, explique Rafael Arredondo, travailleur social et coordonnateur de la blogosphère. Ils ont été très réceptifs car ils étaient convaincus comme moi que le travail social devait s'emparer des nouvelles technologies et du numérique. Nous étions une dizaine et nous avons décidé de nous rencontrer une première fois à Madrid en novembre 2012. » Rafael Arredondo préside également le collège du travail social de Malaga, l'une des 36 antennes locales du conseil général du travail social, l'association représentative des travailleurs sociaux espagnols. « Nous avons alors acté la naissance de la blogosphère, en sollicitant l'appui technique du conseil général qui a accepté d'héberger le site sur son portail. »

Pas d'anonymat

Cet hébergement offre au site qui a vocation à diffuser les réflexions des travailleurs sociaux et lutter contre les clichés collant au secteur social, une large visibilité. « Je participe à la blogosphère parce que j'aime communiquer avec des travailleurs sociaux qui lisent, réfléchissent et écrivent sur la profession, décrit Cristina Castellano, blogueuse et travailleuse sociale. Nous partageons des questionnements sur nos métiers et sur les sciences sociales en général, et nous pouvons y montrer

nos compétences. La blogosphère m'apporte de nouveaux lecteurs, qui viennent consulter nos blogs grâce à l'accès *via* le portail du conseil général. » Pour y participer, des règles ont été définies : les blogueurs doivent être travailleurs sociaux, avoir créé leur blog depuis au moins trois mois, écrire une nouvelle chronique au moins deux fois par mois, et s'identifier avec leur patronyme officiel. C'est une grande différence avec la France, où il est rare que les travailleurs sociaux lèvent l'anonymat. « C'est important que les personnes écrivent en leur nom propre, car elles sont responsables de leur propos, s'étonne Rafael Arredondo. Ici, cela n'a pas posé de difficulté. »

Rencontre entre blogueurs

Le premier blog qui apparaît sur le site est toujours celui qui a publié la dernière chronique. Cela permet de « rafraîchir » cette blogosphère qui donne à voir une pluralité de points de vue, féminins et masculins, et d'initiatives, chaque blog gardant sa couleur et sa personnalité. Une seconde rencontre entre les blogueurs, dont les rangs ont fortement grossi en deux ans, est prévue fin septembre. « Nous aborderons les critères que nous avons déjà définis pour voir si nous devons les faire évoluer, explique Rafael Arredondo. Ainsi, nous avons récemment reçu une demande de contribution provenant du Chili. Nous devons donc nous entendre sur la pertinence d'accepter l'entrée de blogs étrangers. » Le débat portera aussi sur l'acceptation ou non de la publicité sur les blogs, et la périodicité des chroniques, car certains blogueurs sont plus actifs que d'autres. ■

Pour en savoir plus :

www.cgtrabajosocial.com/blogotsfera

Pour aller plus loin

Livres

- ➔ « *Serial social, Confessions d'une assistante sociale* », Élise Viviand, Les liens qui libèrent, 2014
- ➔ « *Cent mots pour être éducateur* », Philippe Gaberan, érès, 2014
- ➔ « *Vies cabossées et miettes d'espoir* », Yves Bodard, Corsaire éditions, 2013
- ➔ « *Chroniques de vies ordinaires, carnets d'une assistante sociale* », Valérie Agha, Fleuve noir, 2010
- ➔ « *Banlieues, de l'émeute à l'espoir* », Yves Bodard, Corsaire éditions, 2007

Étude

- ➔ « Les blogs "extimes" : analyse sociologique de l'interactivité des blogs », Sébastien Rouquette, TIC et société, 2008

Blogs

- ➔ www.vieuxetmerveilles.com : blog de Babeth, aide-soignante et monitrice éducatrice
- ➔ assistantesociale.over-blog.com : Pause café, le blog d'une assistante sociale, mais pas seulement, blog de Valérie Agha
- ➔ il-etait-une-fois-cesf.over-blog.com : blog de Louise, conseillère en éducation sociale et familiale
- ➔ travaillerdanslesocial.blogspot.fr : blog de Molly Alias et Anna, travailleuses sociales en Mecs
- ➔ journalduneducenformation.over-blog.com : blog d'Alex, étudiant en psychologie
- ➔ educateur-specialise.blogspot.fr : éducateur, ce métier impossible, blog de Célia Carpaye
- ➔ dubasque.org : écrire pour et sur le travail social, blog de Didier Dubasque

Sites éditeurs

- ➔ www.editions-eres.com
- ➔ www.champsocial.com
- ➔ www.chroniquesociale.com
- ➔ www.esf-editeur.fr
- ➔ www.dunod.com

SERVICE PUBLICITÉ

Contacteur : José Gomes

jgomes@editions-legislatives.fr